— Ouais, ce qui s'est passé, j'ai l'impression que c'est le soir où tu as lu ce texte *Apprendre à voir* de Estelle Zhong Mengual. Et dedans, elle décrivait un peu la question des invites. Après, on a essayé de savoir si c'était clair pour tout le monde ce que c'est qu'une invite. T'as le courage de réexpliquer encore une fois ou pas ?

— Oui, je crois. Une invite, c'est la manière dont on traduit un objet par ce qu'on a appris.

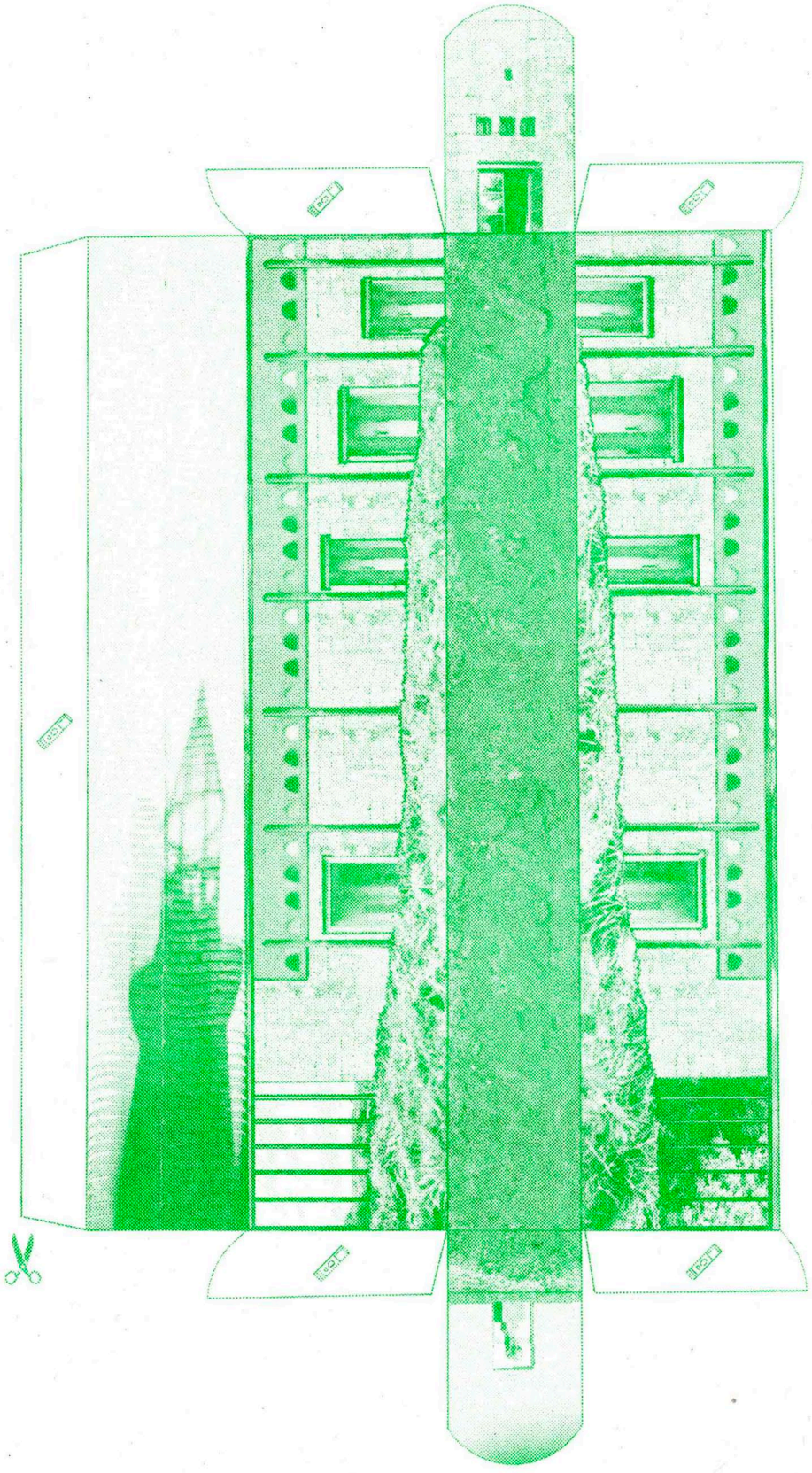
— C'est-à-dire ?

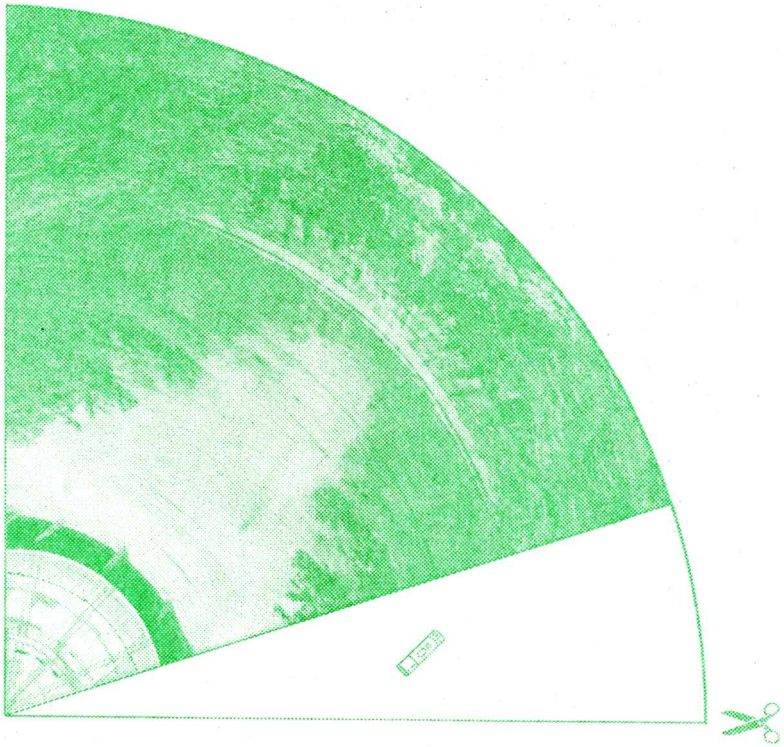
— C'est-à-dire que, si on prend un exemple pour comprendre : quand on voit une poignée de porte, on pense qu'on peut agir sur cette poignée et ouvrir la porte. C'est l'invite de la poignée de porte.

— Je me souviens du coup, quand

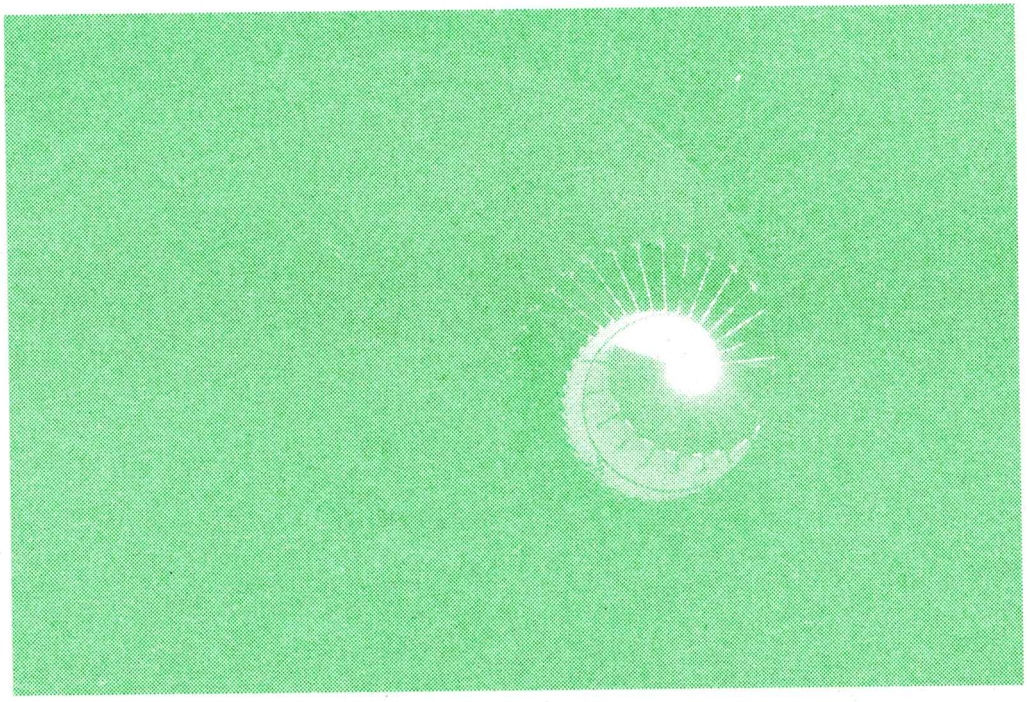
t'as dit ça, moi ça m'a donné une compréhension de l'invite comme quelque chose de très fonctionnel. Finalement, tu vois par exemple la poignée de porte, c'est pour ouvrir la porte. Alors que moi j'avais lu, mais je pense parce que j'avais envie que ça aille dans cette direction là, je voyais que l'invite ça appelait à une action qui était pas nécessairement fonctionnelle et je donnais l'exemple de cette chorégraphe Sonia Garcia. Donc, Sonia Garcia, elle prend une orange et elle commence à énumérer toutes les potentialités d'action que tu peux faire avec cette orange. Par exemple, tu peux la peler, tu peux la faire tourner. Je sais pas, tu peux la faire circuler entre tes doigts, peut-être la jeter

quelque part, la faire tomber,
la faire rouler. Moi, je suis pas
forcément très douée avec ça,
mais elle, elle avait une capacité
pour tous les objets d'arriver à
énumérer une très grande liste
d'actions que tu peux faire avec.
Et son idée, c'était de dire qu'en
fait, chacune de ses actions, c'est
une manière d'entrer en relation
avec l'objet. Effectivement, ça
va être une manière chaque fois
différente d'entrer en relation.
Si je me mets à éplucher l'orange,
c'est une manière d'entrer en
relation qui est différente que
si je la laisse tomber depuis sa
hauteur, que si je la fais rouler par
terre ou entre mes doigts, etc.
Il me semble qu'après ça on
parlait aussi de cet incident

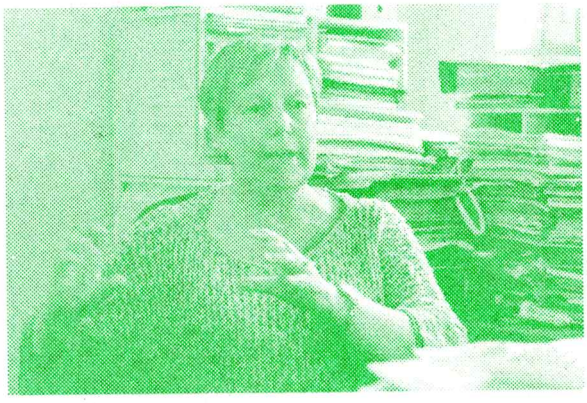




CIAPV - île de vassivière - aldo rossi & xavier fabre



« According to Rossi, the most important moment in the creation of architecture is the birth of the idea. That is, the initial sketch, wich he proudly claims "is exactly like the finished building"[1]. »



« Ce bâtiment est très puissant. On le vit. Il n'est pas facile, pas facile d'utilisation non plus. Les espaces ont été conçu pour l'art des années 80 et il est maintenant moins adapté pour les pratiques contemporaines et notamment la vidéo. »

Muriel Meunier

[1] Morris Adlmi, Giovanni Bertolloto, *Aldo Rossi : Drawings and painting*, New York, Princeton Architectural Press, 1993.

qu'il y a eu, quand on faisait la réunion où il y a l'oiseau qui est venu se prendre dans la vitre, qui est tombé par terre. Il avait l'air d'être sous le choc à l'extérieur. Après, il est mort et on s'est dit avec Florence, quand on allait le déposer plus loin, que tu vois le ciel, il se reflète dans la vitre et, en fait, c'est un leurre pour l'oiseau. Ce bâtiment qui a plein de vitres comme ça, c'est une sorte de leurre pour les oiseaux parce qu'il donne l'impression que c'est le ciel peut-être et donc ils perçoivent pas que tu peux pas rentrer à l'intérieur. Et puis aussi, quand on a fait la visite de l'exposition avec Alexandra McIntosh, quand on est allé dans la dernière salle, il y avait cet oiseau qui

était enfermé à l'intérieur.
Ce serait une sorte d'invite mal déchiffrée pour les oiseaux. C'est pour ça qu'on s'est dit que c'était une sorte de rencontre manquée, parce qu'il y a une invite, mais qui est un leurre et qui amène vers une sorte d'impasse.
— Et après, à partir de ça, on s'est dit qu'en fait peut-être, Suzanne t'en parlais, ce qu'il ressortait des pratiques des uns et des autres, c'était l'agencement de ces invites, c'est ce que tu disais par rapport au rituel, Camille l'a redéfini et toi tu disais que dans le comportement animalier, le rituel, c'était des agencements de gestes qui amènent à l'apprivoisement et à la rencontre.
— Ouais, en fait ce que je disais,

TYPOLOGIES

Collaborer avec le vivant : Cartographie lacunaire de quelques questions que pose cette hypothèse. Notre expérience à Vassivière aura permis de travailler à un ensemble de propositions relativement simples et concrètes pour chacune de ces entrées et aura laissé en suspens de nombreuses questions.

COLLABORER

Comment travailler à une compréhension de ce que peut être une collaboration puisque le mot même, par son étymologie, renvoie à une mise au travail de deux individus. La collaboration peut d'ailleurs parfois être suspecte. Plus encore, la collaboration à l'échelle du vivant peut être vue comme une utopie. Les collaborations sont aussi des histoires de parasitisme, d'invasion, de colonisation, de domination, de hiérarchisation, voire de génocide (humains, animaux, végétaux). Mais la collaboration, c'est aussi une forme de compagnonnage solidaire qui s'organise autour de sensibilités communes et du partage (du pain).

INTENTION

Autrement dit, la collaboration relève aussi d'une intention. Comment identifier des intentions ? Comment décrypter les intentions d'un arbre ? « Je veux collaborer avec toi ? » « Tu veux ? ». Anna a imaginé cet ensemble d'expériences comme une série d'invites. Comment ces invites ont-elles été accueillies ? Qu'est-ce qui fait qu'on les comprend ou que l'on passe à côté ? L'intention serait de l'ordre de la projection, alors que l'expérience serait de l'ordre de sa transformation empirique.

PRODUIRE

Qu'est-ce que cette collaboration génère ? Comment identifier ce qui résulte de cette collaboration ? La collaboration produit des formes tangibles et intangibles. L'hypothèse des cartes postales, comme celle des invites constituaient des énoncés ouverts à toutes formes de production matérielles, visuelles, verbales, sonores ou performatives. La forme orale, sans trace, de notre conversation longue et animée du jeudi fut elle-même une production collaborative qui subsiste par sa mise en récit.

INTELLIGENCE COLLECTIVE

Une collaboration, souvent, prend de la valeur à partir du moment où elle permet d'atteindre des objectifs inatteignables seul. Il y a des collaborations implicites et d'autres explicites. La collaboration apporterait donc une plus-value. Telle en est l'intention en tout cas. Chez les animaux sociaux, chez les fourmis par exemple, l'intelligence collective se construit à partir d'un partage des expériences individuelles. Une fourmi ayant testé un trajet fructueux ou infructueux laissera des signaux explicites qui permettront au groupe de développer plus efficacement ses activités. Le vol en V des oiseaux migrateurs minimise les dépenses d'énergie. La publication ici présente est aussi une manière de produire des signes indiciels qui contribuent au savoir commun.

PROFIT

La collaboration produit donc potentiellement du profit. À qui cela profite ? Il faudrait chercher à identifier la nature des profits, matériels et immatériels. Le profit permet de tirer des bénéfices partagés. Il faudrait donc identifier la nature de ces bénéfices indépendamment de toute réception subjective. L'endozoochorie, par exemple, caractérise les intérêts partagés de la dissémination des plantes par ingestion des graines par les animaux qui les relâchent un peu plus loin.

AVEC LE VIVANT

Comment définir le périmètre du « vivant ». Qu'est-ce qui n'est pas vivant ? Est-ce qu'on peut collaborer avec les pierres ? Peut-on considérer que les pierres sont vivantes ? Elles le sont pour certaines cultures. La crise du vivant est au cœur des problématiques actuelles, d'ordre environnementale, sociale et mentale. Elle était déjà le sujet lorsque Thoreau séjourna à Walden, vers 1845, et prôna la désobéissance civile. Qu'est-ce qui fait que derrière un ensemble de principes théoriques, derrière une lecture spéculative dominante, une expérience ponctuelle (notamment une semaine de résidence au CIAP) chacune et chacun s'empare activement de ces enjeux pour les mettre en action au cœur de son style de vie afin d'infléchir la marche des choses ?

ÉCHELLE DE SENSIBILITÉ

Le partage du sensible (Rancière) est dans l'air du temps et c'est très bien. S'interroger sur le registre de cette sensibilité et sur son périmètre. Comment accroître la sensibilité ? Revenir à quelques fondements ? Merleau-Ponty, Bachelard, Bergson, Thoreau investissent la sensibilité : observer les cailloux sous la glace, jouer avec des feuilles de mica. Sensible main stream ? Non. Le sensible pose la question de l'adresse : à qui s'adresse l'injonction ou l'invitation à la sensibilité ? En quoi la valorisation de la sensibilité a des répercussions sur l'ensemble de nos modes de vie : lien social, alimentation, considération du vivant, genre, culture… La pensée écologique est une expérience du sensible.

ADRESSE

Va avec le partage. À qui s'adresse la collaboration ? Elle s'adresserait au vivant, sous-entendu un vivant élargi au non-humain ? Il faudrait alors revenir sur le problème de la réciprocité. J'ai quand même le sentiment que la véritable adresse reste celle de nos compatriotes : les humains. Qu'est-ce qu'une autre adresse inciterait ? Tester cette autre adresse ? Qu'est-ce que cela induit comme activité et attitude ? La logique des invites interroge la valeur des adresses. À qui s'adresse l'invite ? Une invite peut-elle être un leurre ? Le reflet du ciel dans une baie vitrée, pour un oiseau : est-ce une invite ou un leurre ? Comment gérer la relation entre signe d'appel et tromperie ? Ce serait une manière de penser, de construire, de faire vivre et d'infléchir une relation. L'adresse irait, d'une part, avec une intention et, d'autre part, avec une aptitude à recevoir le sens des signes qui s'expriment. Mais (objection issue de l'exemple de la baie vitrée) il y aurait aussi des invites non intentionnelles, sans intentions. Lire plus loin, « traduction ».

ÉCOUTE

Pour savoir à qui on s'adresse et avec qui on collabore, on est d'abord invité à écouter avec tous les sens. L'écoute est indissociable du sensible. Une résidence est peut-être avant toute chose une expérience de concentration des écoutes, d'accroissement des attentions, de démultiplication du sensible, voire d'hypersensibilité. L'écoute, c'est un peu une histoire de nos oreilles (P. Szendy) pour [mieux comprendre] les oiseaux (J. Cage).

ATTENTION

L'écoute va avec l'attention : l'attention c'est une tension vers un objet à l'exclusion de tout autre. Donc, l'attention c'est de la concentration. Développer une écologie de l'attention consiste donc à déterminer vers quel objet on se concentre, vers quelle être vivant on se rapproche. Analogie au monde sonore toujours, c'est comme un micro fusil. L'attention et l'écoute sont intimement liées au désir, désir de faire relation, souhait, envie. Tout désir est aussi, étymologiquement, la constatation d'une absence (« cesser de contempler l'astre »), le désir de relation est inexorablement l'épreuve de son incomplétude.

CONVIVALITÉ

Semble être une intention commune pour améliorer nos relations au vivant. Elle a donc une dimension politique, comme une position, forteresse à défendre. La convivialité permet d'interroger les rapports de pouvoir, d'autonomie et de capacité à vivre ensemble (I. Illich). Le registre de la convivialité n'a pas à être gentil. Assimiler la convivialité à la gentillesse, consiste à viser l'agréable au détriment de la réalité des relations. En revanche, l'agréable et la gentillesse peuvent être des conséquences de la convivialité. (à discuter). Qu'est-ce qu'un bon repas ? C'est un repas agréable ou un repas qui questionne notre alimentation et ce qu'elle véhicule (saveurs, paroles, échanges, etc.) ? La convivialité peut être une manière de lutter contre l'hubris, de se re-poser au même niveau que tout autre élément du vivant.

BIENVEILLANCE

Questionner la bienveillance. Intéressante lorsqu'elle relève de la considération ? Toute collaboration avec le vivant doit-elle être bienveillante ? (J'émets l'hypothèse que non, mais c'est très discutable).

ANALYSER LES RELATIONS

Toute écologie est un système de relations. La collaboration, parce qu'elle induit la réception d'un réseau de relations entre des entités

reliées, induit potentiellement une conscience écologique. MAIS, une collaboration pourrait très bien être envisagée à l'angle de l'économie, c'est-à-dire d'un art de la répartition des valeurs et non pas un art de la répartition du vivant. Il faudrait observer les tissus de relations et décrypter leur portée sous-jacente. Peut-on parler d'écologie d'un centre d'art plutôt que de son économie ? Qu'est-ce que ça engage ? En quoi et comment cela infléchit-il ses actions ?

TRADUCTION

La traduction traverse presque toutes les strates de cette typologie puisqu'elle consiste en une complexe interprétation des signes confrontée à la diversité des langages. « La traduction est une forme » (Benjamin) en soi. La traduction, comme passage d'une langue à une autre pose tout autant la question de la compréhension partagée des signes qui s'expriment que de ses déplacements. On ne peut jamais dire dans une autre langue exactement ce qui est dit. Toute traduction est une déviation et une reconstruction. Traduire, c'est réécrire en cherchant à préserver la saveur des expressions du langage original. La traduction est une forme de présence par l'effacement de soi. Traduire c'est aussi entrer en relation à partir de cette logique de conversion. Comment traduire toute la complexité des éléments du vivant ? Cette question n'est pas tant linguistique que biologique, dendrologique ou encore zoologique et éthologique. Elle touche tout autant la parole entendue, comprise ou incomprise, que l'inflexion d'un geste qui trahit un sentiment, que l'odeur d'un prédateur perçue par une proie qui prend aussitôt la fuite, que l'évitement d'un pin qui maintient une zone de timidité avec ses congénères. La traduction met en relation un émetteur, un ensemble de phénomènes perceptibles et un récepteur. La traduction est l'art d'interpréter des signes (réception, attention). Mais la traduction c'est aussi l'art de produire de nouvelles formes (conversion). C'est à la fois très simple et très compliqué puisque l'expérience de la traduction consiste à identifier ces acteurs et à saisir toute la complexité de leurs relations. Pensée ainsi, l'expérience de la traduction est relativement unilatérale, va dans un sens. Collaborer avec le vivant, ce serait faire en sorte que la traduction ne soit plus unilatérale mais plurilatérale. Le schéma simple consiste à observer comment se construit une suite de traductions explicites de l'un·e à l'autre. Mais il est fort probable que dans notre cas, il y ait eu aussi des collaborations implicites ou à notre insu, si je puis dire. C'est-à-dire que nous avons été les émetteurs de signes traduits par d'autres éléments du vivant qui permirent de produire une forme dont nous avons ensemble tiré les bénéfices. Quelles peuvent être les réponses concrètes à une telle hypothèse ? Exemple, en ouvrant la porte de la baie vitrée, l'oiseau peut sortir. On pourrait réfléchir au bien commun que cela a produit et plus encore à la valeur des intentions plus ou moins partagées. On assiste à des formes de consentement qui peuvent, ou pas, être partagées. Aussi, la collaboration doit être dissociée de l'idée de consentement commun. Plus encore il est facile d'imaginer des formes de collaborations fructueuses guidées par des stratégies d'évitement. L'oiseau franchit la porte parce qu'il n'a pas très envie d'être ainsi trop proche d'humains. Plus encore, il est donc facile d'en conclure que les dividendes d'une collaboration peuvent être de nature variable en fonction de chacun et les formes de traduction multiples au sein d'un même dispositif. S'il fallait résumer, la qualité d'une collaboration ne tient pas dans le partage et l'entente d'objectifs communs, mais sur la justesse et la sensibilité des traductions multiples qui sont produites (de nouvelles formes) dont les profits pourront être partagés même si de natures très variables pour chacune et chacun.

ÉCOLOGIE

Relation et équilibre. Entre qui/quoi et qui/quoi. Penser pattern, archipel, rhizome.

Ces hypothèses empruntent des idées à: Arjun Appadurai, Gaston Bachelard, Henri B ergson, Walter Benjamin, Samir Boumediene, John Cage, Yves Citton, Emanuele Coccia, Gilles Deleuze, Philippe Descola, Yona Friedman, Édouard Glissant, Félix Guattari, Ivan Illich, Donna Haraway, Le second manifeste convivialiste, Marcel Mauss, Maurice Merleau-Ponty, Donella Meadows, Charles S. Peirce, Jacques Rancière, Isabelle Stengers, Peter Szendy, Jacob v. Uexküll.

« Le Limousin, reste une terre de résistance. Encore une fois, je sais pourquoi j'habite ici. On est encore un lieu en France où il y a encore des alternatives, où on a des gens qui ne disent pas oui sans réfléchir. Pouvoir avoir la liberté de dire "on ne fera pas ça", c'est chouette. »

Nadja Bee



« Je suis assez convaincue que les lieux qu'on habite nous transforment, en tout cas qu'ils ont quelque chose à nous faire. »

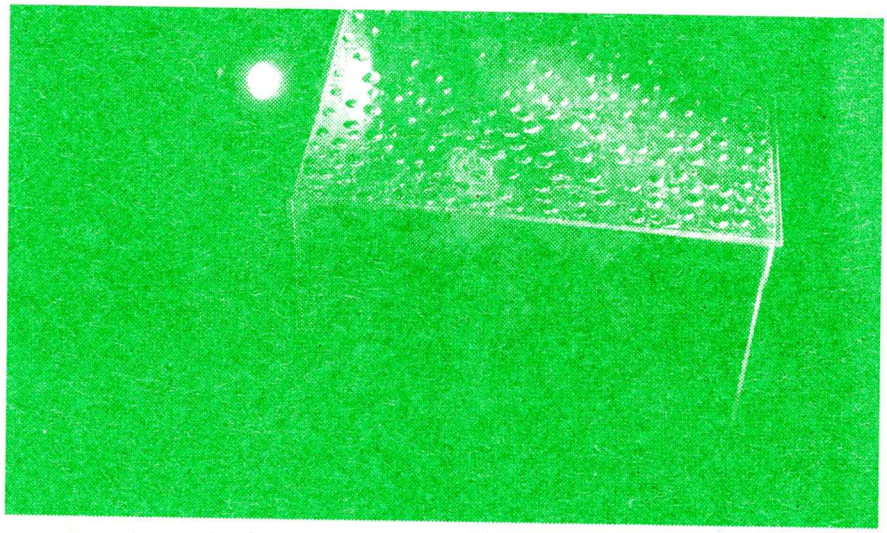
Lou Nicollet



quand on parlait de ça, quand on est dans une culture humaine, le rituel c'est associé au sacré et puis à un aspect religieux, plutôt religieux. Dans le monde animal, en éthologie, on va parler de rituel comportemental. C'est comme une chorégraphie d'attitudes que tu vas avoir pour que deux êtres vivants se rencontrent. La rencontre, elle va pas passer par le verbal, comme pour un humain. Du coup, toute la communication elle va passer par le comportement et par les gestes et postures. Il y a plusieurs auteurs qui parlent de ça, il y a Donna Haraway et puis après en fait c'est repris par Vinciane Despret et même Boris Cyrulnik dans *Les Nourritures Affectives* qui s'en sert pour penser la façon

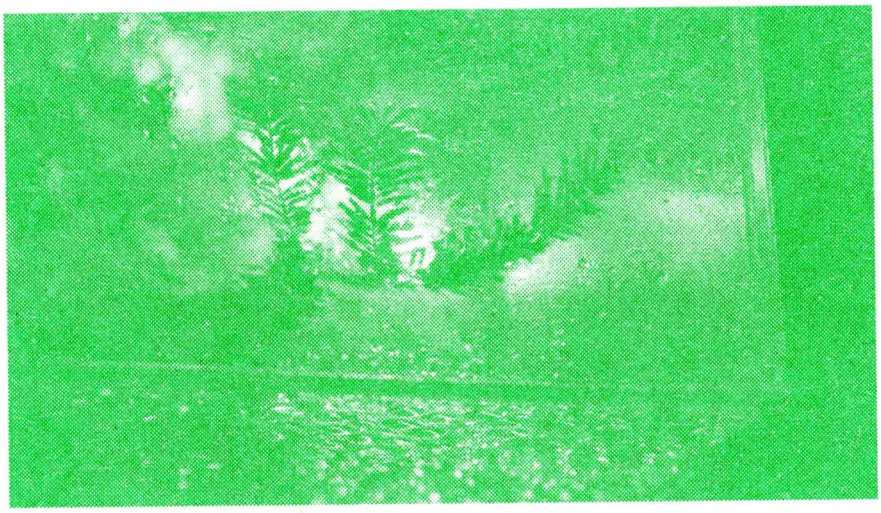
dont on fait relation. Il s'inspire beaucoup de l'éthologie, pour réfléchir aux différents stades de la vie humaine. Tu vois chez le nourrisson, il y a pas forcément de verbal. En fait, on croit qu'on est dominé par le langage et c'est sûrement quand même le cas, mais il y a aussi tout un aspect de communication qui est comportemental comme chez les animaux. Alors, je sais pas, est-ce que je continue l'histoire pour arriver jusqu'aux micas sur la plage ou pas encore ?

— Oui, je pense qu'on peut passer aux micas sur la plage. Dans ce que t'as dit avant, juste pour moi, ce qui me donne l'impression dans les activités qui ont été menées par les différents groupes, c'est









« On a travaillé sur la grande arrivée des cyanobactéries qui posaient problème, pas pour lutter contre elles mais pour ralentir leur prolifération. En collaboration avec les laboratoires depuis 2000, on a essayé de comprendre ce qu'était une cyanobactérie et comment elle se développait. On a d'ailleurs vu qu'elles étaient un indicateur de qualité de l'eau. »

Stéphane Partaud

que chacun finalement mettait en place des gestes et que cette série de gestes ça faisait un protocole qui était une forme de tentative d'entrer en relation avec le milieu ou, en tout cas, c'est la compréhension que j'en ai. Après, ça sous-entend pas nécessairement que ça va aboutir ou non. C'est comme l'oiseau qui se prend la vitre, ça peut être une rencontre manquée ; une invitation qui n'est pas reçue. Et puis je trouvais que c'était assez intéressant de voir ça comme une discussion, c'est aussi un peu facile, mais l'image du dialogue de sourds. Dans n'importe quelle forme de communication, il y a des choses qui sont comprises et d'autres non. On a beaucoup





expérimenté ça entre nous cette semaine. On arrive quand même à échanger, mais il y a aussi beaucoup de choses qui sont mal entendues, mal comprises. Et alors, je sais pas quand on discutait de tout ça, de ces rencontres et de ces invites, on se trouvait sur la plage. Et puis, on était déjà en fait avec et dans le sable. Je crois que c'est comme ça qu'on a commencé à manipuler les petites feuilles de mica qu'on a trouvées dans le sable. Les micas sont comme des petits miroirs, comme les vitres du centre d'art. Et on se disait qu'en les assemblant ils pourraient constituer le leurre, qu'il serait une sorte de fausse invite, une invite qui conduit

à une rencontre manquée.
— Je pense aussi qu'il y a un truc important dont on n'a pas encore parlé. Avant cette discussion qu'on avait eue sur les invites et l'oiseau qui s'est pris la vitre ; avant ça, il me semble qu'on était en train de déjeuner sur le parvis à l'entrée du centre et, moi, je vous racontais ce que j'avais fait le matin. Je vous disais que j'avais essayé de faire ce moment d'écoute. Le but, c'était juste de rester en silence et écouter un peu ce qui se passe autour du centre. C'est ce que j'ai fait et, dans les choses que j'avais perçues, il y avait ces bancs d'oiseaux dans le ciel. Tu te souviens, Alexandra McIntosh, c'est l'une des premières choses sur lesquelles elle avait attiré

notre attention quand elle nous a accueillis pour la visite ? Après, on s'était dit que c'était sûrement la migration. Ce matin-là, vu que j'étais toute seule en silence, je me suis rendu compte qu'en fait c'était assez fréquent, le passage des oiseaux dans le ciel, à peu près toutes les cinq minutes, je saurais pas te dire exactement. Ils étaient vraiment plein et ça faisait ce bruit quand ils passaient, ce bruit de tous les battements d'ailes. En fait, le bruit des battements d'ailes d'un seul oiseau, ça n'a pas beaucoup de conséquences. Mais là, ils étaient tellement nombreux, ça faisait une sorte de bruit très étrange, un bruit de foule qui passe comme une vague dans le ciel, et je trouvais que ça







Jeremy Shaw

- Does the island change the way you work ?
- « I don't know if it has changed it, but it's just giving me a lot of space to get back to the core of practice, which is writing. Oftentimes for me, when i'm making films, I have to write excessive amounts until I get an idea, until I get a framework. So it's giving me that space, to get back to that place, which I appreciated having, because it's hard to do that in the city when you're working.»
- It's giving you another rythm ?
- « Yeah, absolutely, a very different rythm. »

entrait en résonance avec toutes les questions du flux et du reflux qu'on avait évoquées. Ça rejoignait la toute première discussion qu'on avait eue avec le groupe sur la zone de marnage. On disait qu'il y a des marées artificielles sur cette île qui étaient liées aux activités du barrage. On parlait de ces allers-retours continuels du niveau de l'eau, de cette oscillation ou de cette pulsation, après chacun avait une manière différente de la nommer. Alors, on avait eu l'idée de reproduire la multitude du banc d'oiseaux avec les toutes petites pièces de micas. L'idée, c'était de faire cet assemblage, qu'il soit vraiment de plus en plus croissant pour créer une grande feuille.
— Mais après, tu vois, je trouve,

que de toutes les différentes actions qu'on a faites avec les micas, l'action de la mosaïque, c'était très simple comme ça, elle était très efficace comme geste à faire pour créer une action collective. Je crois que c'est parce qu'on voyait assez vite où on voulait en venir. Chaque personne qui voulait s'ajouter à l'action le pouvait. À l'inverse, les autres actions qu'on a faites, elles sont plus difficiles à décrire, tu sais quand on essayait d'encastrer les petites pièces pour construire une grande feuille de micas ou alors pour faire ces sortes de petites croix en trois dimensions. Ces actions-là, elles sont plus techniques, plus difficiles et je trouve qu'elles sont

Le désir de produire des expériences de faire-avec répond à la nécessité de refonder les relations et ce à différentes échelles[1]. La collaboration semble être un moyen de résister à une uniformisation des subjectivités par une homogénéisation de l'environnement des individus[2], un amoindrissement d'un mode commun par l'homogénéisation des rapports à l'Autre[3] et une crise de la sensibilité[4]. L'agir-commun serait une manière de tenter de nouvelles formes de relations sociales en redistribuant les hiérarchies[5]. Mais aussi de favoriser l'émergence de commun. Christian Laval et Pierre Dardot insistent sur le caractère inaliénable du commun, inappropriable, ni par l'Etat, ni par le privé, ni par le public. La notion du commun désigne un devoir partagé à plusieurs : « Il en résulte que la communauté consiste non dans le partage d'une "propriété", mais dans celui d'un "devoir" ou d'une "obligation[6]". »

L'agir-commun nécessite alors de partager une responsabilité commune. Cela implique alors un partage des tâches et des rôles, mais aussi la prise en charge collective des modalités de fonctionnement du groupe. Faire co-exister les désirs et besoins de chacun·e est fondamental dans la collaboration, cela implique « que nul ne puisse être autorisé à définir "ce qui importe vraiment [7]"».

Le partage de ces — possibles — différences semble devoir faire appel à un travail de négociation. Celle-ci peut intervenir entre, dans ce que nomme Homi Bhabha le tiers-espace, permettant de faire émerger de l'hybridité, et ainsi de nouveaux possibles. La force de résistance de la relation se ferait alors par l'apparition de dissensus.

« Le dissensus n'est pas qu'un moment provisoire qui aboutit à une réconciliation : c'est un englobant qui encadre tout le rapport au politique. Plutôt que d'harmonie, cette palabre est génératrice de compromis, d'ententes provisoires qui respectent les spécificités et l'altérité[8]. »

Au sein de toute collaboration, il ne semble cependant pas aisé d'accepter le dissensus. En partie parce qu'il n'est pas évident, de manière individuelle, de partager ce qui nous importe au collectif, composé d'individus hétérogènes. Le travail-commun nécessite de se mettre en danger, en position de vulnérabilité. Consentir aux propositions émergentes du collectif pourrait être une manière de pallier cet état, cependant selon Christophe Pacific : « Si nous pouvons entendre consentir comme une forme de penser ensemble, hélas, consentir pourrait également se révéler comme une forme de refus de s'opposer, de lâcheté qui aboutirait à une soumission librement accordée à autrui. Laisser à l'autre le pouvoir et le droit d'agir[9]. » Le consensus, parce qu'il émerge la plupart du temps d'une proposition d'un leader approuvée par une majorité « librement soumise », ne semble pas permettre de refonder les relations de pouvoirs et l'émergence de commun.

La collaboration dans un contexte pédagogique révèle une complexité supplémentaire dans cette crainte du dissensus. Si la constitution de notre communauté n'a pas été sujette à discussion, car la présence des étudiants leur était nécessaire pour valider leurs ECT (crédits d'enseignements), ce n'est pas le cas des formes de celle-ci. Il a très vite été discuté les rapports de pouvoir existants. Notre groupe n'étant pas exempt de statut hiérarchique — de fait, par la présence d'un professeur, de doctorant·e·s et d'étudiant·e·s de master — afin de déplacer, le temps de la résidence, ces statuts, certains outils (tels que les modérateurices en charge de la répartition de la parole ou bien les répartitions des tâches de cuisine et vaisselle durant la semaine) ont été mis en place. Cependant, ce travail sur la forme de notre groupe ne semble pas avoir permis un agir-commun effectif. Ce que l'on pourrait qualifier d'échec, dans ce travail collectif, se situe dans les manières d'agir avec les formes de dissensus.

Nous avons pu expérimenter certaines réticences au dissensus. Si, dans tout groupe, certain·e·s ont plus ou moins d'aisance à confronter des idées. Dans un cadre pédagogique tel que le nôtre[10], la recherche de consensus provient selon moi de deux principaux facteurs.

D'abord, les situations pouvant mener au conflit semblent être avortées dans un souci





« I really believe that your hometown - I prefer the term Motherland - I really think Motherland just makes you preserve things in a different way. I believe the project here is how I preserve Nature, why this Nature, and it is so international. We have the same look at it, but when you come from a different place, sometimes it even makes you preserve it in a different way. »

Tarlan Lotfizadeh

de *care*. Plus que de la bienveillance partagée par toustes, ces modalités pourraient advenir d'un enjeu de responsabilité. L'initiateur·ice est responsable du rassemblement du groupe. L'enseignant·e est responsable (juridiquement, je ne sais pas) de ces étudiant·e·s. De fait, même s'il s'agit de la partager, la responsabilité n'est pas répartie de manière égale. Un devoir implicite advient de ce déséquilibre, celui des individus « responsables » de prendre-soin de ceux qui ne le sont pas. Comme la collaboration peut être éprouvante en ce qu'elle nous déplace et nous confronte. Consciemment ou non, le·la « responsable » tentera de déjouer le dissensus dans l'intention de ne pas imposer une situation inconfortable aux participant·e·s.

Ensuite, la nécessité d'une production de résultat[11] met en place une certaine forme d'urgence qui fait émerger des modalités relationnelles rejouant les statuts de pouvoir « traditionnels ». Celles et ceux qui ont tendance à être leader proposent une idée qui sera suivie par les participant·e·s actif·ve·s et permettra de rester passif·ve à celles et ceux qui le souhaitent. Cette forme de collectif semble aller à contrario du désir initial de création collective dans ce que cela peut produire comme forme de résistance.

Ces deux facteurs sont à l'origine de l'échec dans notre méthode. Ils ébranlent la responsabilité partagée nécessaire à la production de commun. De plus, ils produisent de la violence là où ils tentent d'éviter le conflit :

— Le doute n'étant plus permis, celui ou celle qui tente de le faire advenir « [...] renvoie une forme d'insécurité au groupe, il risque de bousculer le confort et la sécurité du système protecteur, pourtant le progrès ne peut advenir que par son combat[12]. ». Exprimer son opinion devient alors compliqué si elle ne va pas dans le sens du courant.

— La responsabilité partagée est ébranlée par le consensus dont le ou la participant·e : « Fondu dans la décision il peut se rassurer en pensant qu'il n'est qu'une petite partie de la décision. Pire, s'il n'avait pas été là le résultat aurait été le même puisqu'il a suivi le courant du moment[13]. »

Le consensus déresponsabilise, tout comme la posture de *care* de l'individu « responsable ».

— Cette passivité peut être considérée comme aliénante si tant est que le dissensus permette de situer la subjectivité par rapport à l'Autre tout en oeuvrant à ses possibles.

Ce que l'on appelle ici échecs est à prendre avec distance, ils sont, me semble-t-il, intrinsèques à la tentative de collaboration dans ce qu'« elle nous oblige à explorer, à essayer et réessayer, à expérimenter sans relâche, à tester à nouveau et à réengager autant que nécessaire[14]. » Les frottements, conséquences de ces échecs, sont ce qui nous permet de faire avancer la recherche. Ils sont visibles et éprouvants, mais permettent de situer là où il se joue quelque chose à démêler afin de pouvoir le remettre en jeu. C'est ce que tente de faire ce texte, ainsi, de quelles manières pourrait-on œuvrer au dissensus dans un contexte pédagogique ?

[1] GUATTARI, Félix, *Les trois écologies*, Paris, Galilée, 2019.
[2] BATESON, Gregory, *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Le seuil, 1977.
[3] ARENDT, Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Pocket, 2017.
[4] MORIZOT, Baptiste, *Manières d'être vivant*, Arles, Actes sud, 2020.
[5] BOOKCHIN, Murray, *Qu'est-ce que l'écologie sociale*, Lyon, Atelier de création libertaire, 2012.
[6] DARDOT, Pierre, LAVAL, Christian, *Commun, Essai sur la révolution au XXIe siècle*, Paris, La découverte, 2014.
[7] STENGERS, Isabelle, *Une autre science est possible*, Paris, La découverte, 2017, p. 80.
[8] BIDIMA, Jean-Godefroy, *La palabre une juridiction de la parole*, Paris, Michalon, 1997, p. 39.
[9] PACIFIC, Christophe, *Éthique du dissensus : la complétude du deux au service du soin*, thèse de Philosophie, Université Paris-Est, 2008, p.42.
[10] Il semble nécessaire de rappeler que cette collaboration en particulier prenait place dans un temps court, d'une semaine, de manière intensive, les journées de travail se poursuivaient le soir en collectivité.
[11] D'une part, l'inscription de cette tentative dans l'institution (Université et CIAP) impose de produire des « livrables » justifiant et partageant le travail réalisé durant la semaine. D'autre part, pour les étudiant·e·s, cela reste un enseignement à valider.
[12] PACIFIC, Christophe, *Éthique du dissensus*, *op.cit.*, p. 263.
[13] *Ibid.*, p. 96.
[14] NICOLAS-LE STRAT, Pascal, « *Coopérer, un processus à "découvrir"* » dans POULIN, Céline, PRESTON, Marie, AIRAUD, Stéphanie (dir.), *Co-Création*, Brétigny-sur-Orge, CAC Brétigny, 2019, p. 101.

aussi assez intéressantes dans leurs impossibilités et dans les difficultés que ça représente. Tu vois, je me dis, dans les choses qu'on a discutées ou mises en place entre nous, on oscillait tout le temps entre, ce côté de la sécurité, « est-ce qu'on fait une action où on voit tout de suite où on veut en venir, qui est rassurante pour tout le monde ? » ou alors « est-ce qu'on va dans l'expérimental ? ». Ce qui peut avoir un certain intérêt en tant qu'action, mais où ça peut être plus éprouvant parce que, des fois, ça marche pas et qu'il faut continuer. Par exemple, les morceaux de micas lorsqu'on essaye de les assembler en une grande feuille, souvent ils se





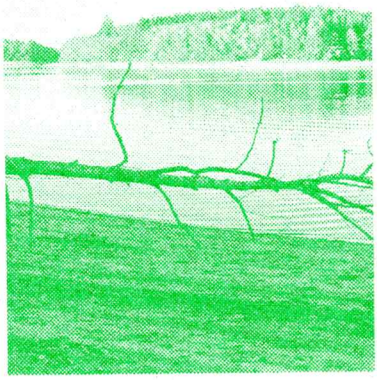


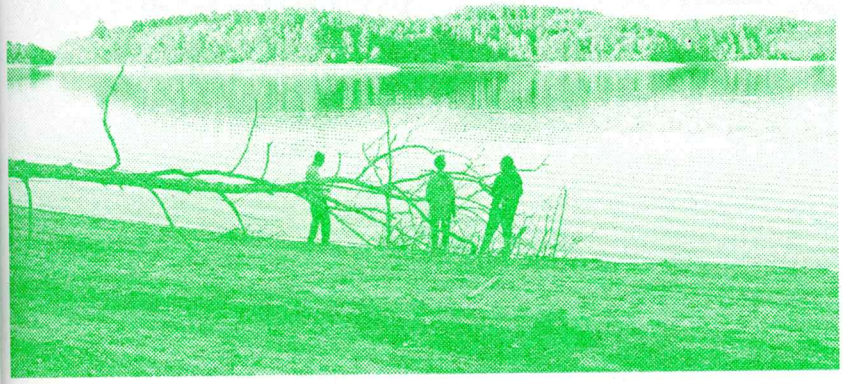


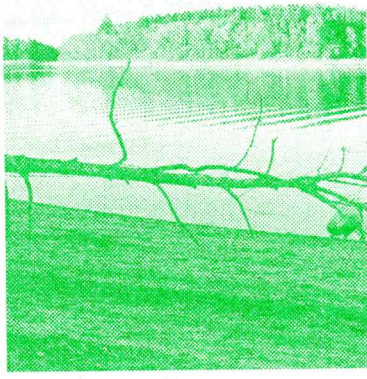


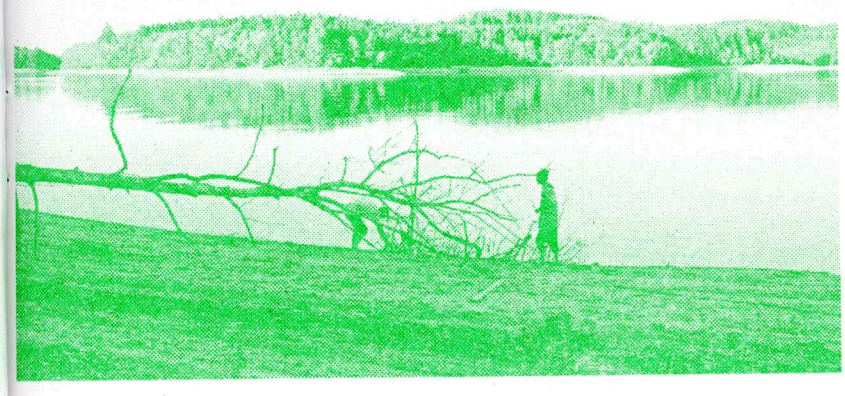








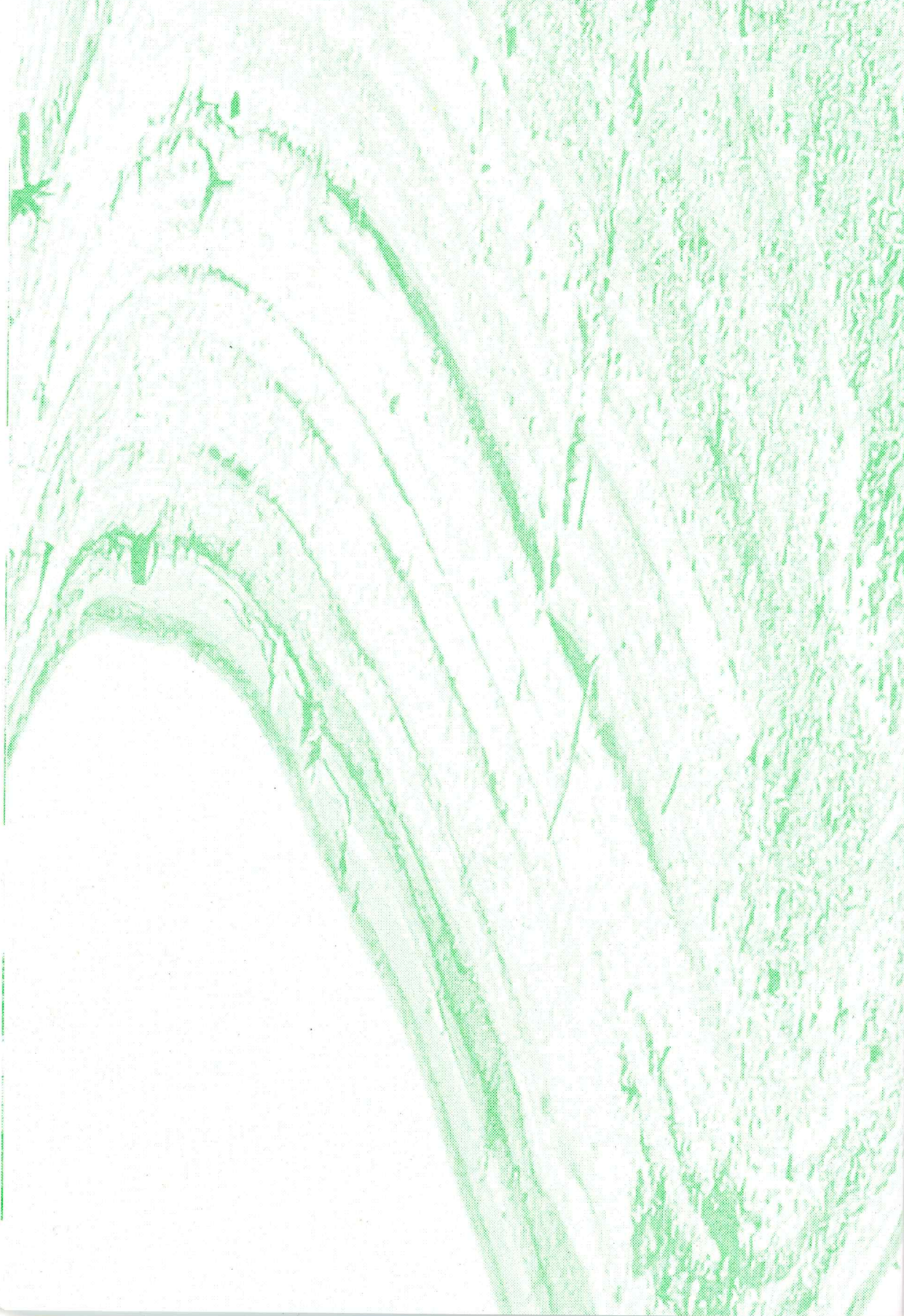






cassent et il faut persévérer. Ça rejoint ces histoires de gestes et de protocoles. Pour moi le protocole c'est juste une série de gestes. Mais je suis même pas sûre que je garderais le terme protocole. Je pensais plutôt au terme d'invite, c'est une série de gestes qui est d'ailleurs une action qui n'a pas de fin. Une action qui reste ouverte. C'est l'invitation à rencontrer d'une certaine manière, sans qu'on puisse vraiment savoir à l'avance, si ça va être effectif ou si ça va être une tentative manquée. Je sais pas, mais on a pas encore assez évoqué la zone de marnage, non ? Un petit peu, on est pas trop mal, mais on est pas allé aussi loin. Il y avait cette histoire de zone dormante...

— Oui oui c'était ça.
Tu veux raconter ?
— Alors, je commence. On disait que c'était Pierre qui avait dit ça la première fois, qu'il trouvait ça étonnant qu'on s'intéresse à cette zone alors qu'on interroge le vivant parce qu'en fait avec les mouvements de marée artificielle, le vivant n'avait pas le temps de s'installer justement, que du coup, c'était plutôt une zone morte. Et quand on était sur la plage, c'est Camille qui a fait le lien entre cette zone-là et son anecdote sur le blob qui peut se mettre en dormance lorsqu'il a plus d'eau mais qui, après, quand il reprend de l'eau, « se réveille » en quelque sorte et du coup elle disait que cette zone de marnage, pour elle,



c'était pas qu'elle était morte, mais qu'elle était en dormance.
— Et comme on avait fait la pause déjeuner sur la zone de marnage, elle posait la question de « qu'est-ce qu'on a fait pendant cette pause déjeuner ? ». Je lui racontais que, moi, j'avais dormi justement, que j'avais eu des idées de choses à faire en dormant. De considérer cette zone comme en dormance, je trouvais ça assez joli. Sur cette zone justement, il y avait ces troncs d'arbres coupés qui ressemblaient à des poulpes. Je sais pas où on était allé avec ça après ....
— On était allé à la temporalité.
— Ah oui, c'est ça, on s'était dit qu'en fait justement de dire que c'est en dormance, ça veut dire

que ça va peut-être changer de statut un peu plus tard. Tu vois d'ailleurs après on se demandait, toujours sur cette même idée, que la rencontre, elle peut advenir une fois qu'on est plus là, que c'est une rencontre en latence. On peut poser une sorte de dispositif de rencontre qui serait une invite, et que la rencontre, elle adviendra quand on sera plus là.

— On disait, je crois, que dans le monde animal, il y a plein d'autres exemples de vies qui sont endormies...

— Oui, tu disais, qu'en fait il y avait plein de choses dans la nature, tu donnais l'exemple des semences de graines, des œufs qui peuvent rester endormis très longtemps, ça dépend des espèces, que ça

Apprendre à communiquer

Selon Murray Bookchin, penseur de l'écologie sociale, il semble nécessaire de reconsidérer les relations avec le non-humain avant de repenser les relations entre les individus. Selon lui, la domination de l'humain sur la nature découle de la domination de l'humain sur ses semblables[1].

Lors de ce séjour à Vassivière ce sont donc posées plusieurs questions quant à nos relations entres nous, à savoir entre individus au sein d'un même groupe, en tant que communauté, sous le prisme des notions de hiérarchie et de domination ; *Comment repenser nos relations entre individus ? Quelles nouvelles formes de tentatives de relations sont possibles ? Comment faire communauté tout en respectant les désirs, envies et limites de chacun·e·s ? Quels outils créer ou mettre en place afin de respecter le vivant ?*

Des outils de communication

D'abord, il est important de contextualiser ce projet. En amont du voyage, étaient organisées les tâches logistiques de chaque journée, afin que tout le monde puisse trouver sa place et participer de manière collective à ces temps importants pour le faire-commun.

Ces moments partagés, s'inscrivent dans un désir commun de convivialité et de faire-communauté. Dès les premières réunions de travail, le groupe a exprimé le souhait unanime de trouver des outils de distribution et de prise de parole en vue de remettre en perspective les relations de pouvoirs dans le groupe. Le premier a été de désigner un.e modérateurice (choisi.e par sa propre initiative ou invité·e) destiné.e à distribuer la parole afin que toustes puissent s'exprimer librement, sans appréhension d'être interrompu·e ou non écouté·e.

Le deuxième a été proposé et mis en application, lors du contexte de recherche comme dans les moments plus conviviaux, le "lever de doigt" afin de signifier silencieusement que l'on souhaite prendre la parole, prolonger un avis, ou simplement intervenir lors des réunions.

Lors des différentes rencontres réalisées durant notre résidence, ont également été adoptées des règles de conduite de consentement, lorsque des captures d'images ou de sons devaient être réalisées. Arriver en territoire inconnu invite à réfléchir à nos comportements et à la manière dont nous agissons dans nos gestes et paroles, en vue de récolter des données, qu'il s'agisse de données matérielles ou non, humaines ou non-humaines.

Il a été primordial d'introduire ces outils d'expression et d'écoute afin de pouvoir se comprendre et d'échanger sur nos souhaits, nos désirs, nos non-envies relatives aux manières de faire-avec.

Écouter les désirs de chacun.e..

Aussi nécessaire soit l'écoute des envies et des désirs de chacun·e, il est normal que des divergences d'opinions et de sensibilités intellectuelles aient vues le jour lors des conversations destinées à interroger nos pensées et nos méthodes. Collaborer avec le vivant s'annonçait dès lors une affaire complexe puisque les divergences notables confirment bien la pensée de Murray Bookchin. Lorsque Baptiste Morizot souligne que la crise du vivant[2] se rapporte en premier lieu à nos propres relations au vivant, il nous invite à repenser nos postures individuelles et collectives. L'idée de créer des groupes de recherche a émergé et les participant·e·s se sont déployé·e·s dans des zones différentes de l'île. Si toustes ont choisi de travailler selon leurs sensibilités singulières, le fait de morceler la communauté nous à permis de reconsidérer nos choix et nos postures, l'enjeu étant de faire des tentatives de relations avec le vivant humain et non-humain, mais aussi de faire naître du commun par le partage d'expériences multiples. Ces postures de disponibilité à la rencontre divisées en différentes manières de faire ont amené des récits et des productions variées impliquant les différent·e·s acteurices de l'île.

Selon Félix Guattari[3], il est essentiel de chercher de nouvelles praxis invitant à la subjectivation des méthodes de recherche afin de contrer ce qu'il nomme le CMI (capitalisme mondialisé intégré) nourrit par le rendement et le profit.

Nous avions toustes, l'université Bordeaux-

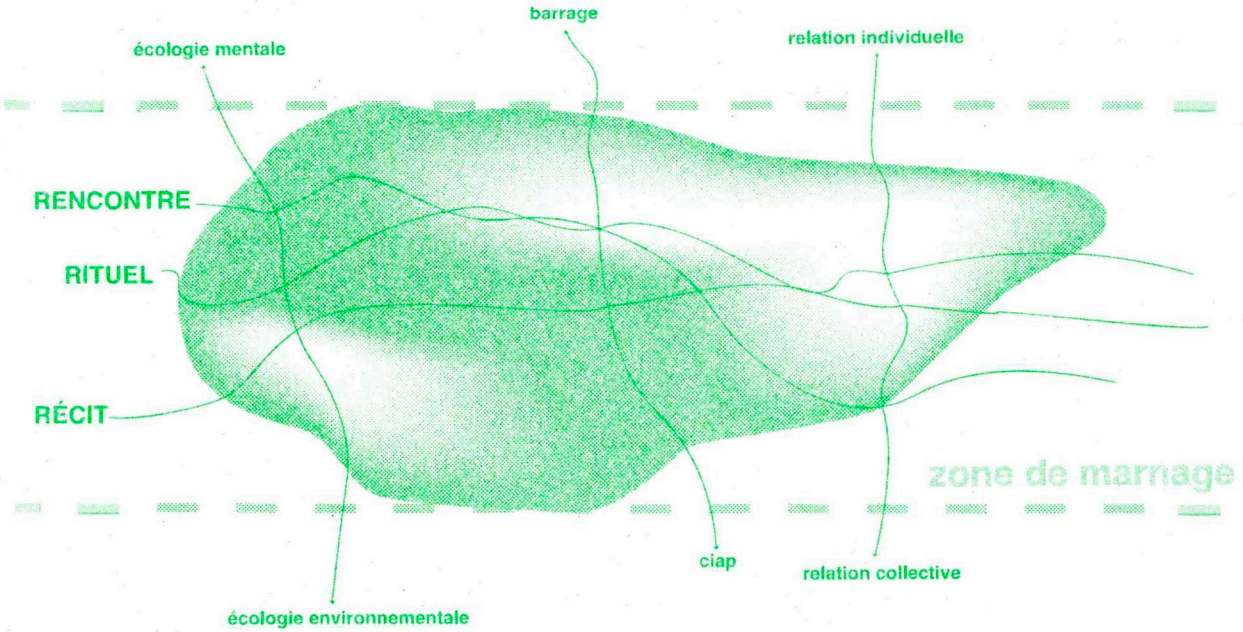
Montaigne, le CIAP, ainsi que les participant·e·s (masters, doctorant.e.s et professeur) des attentes particulières et exigeantes quant à la réponse formelle à présenter à la fin du séjour. Il ne s'agit évidemment pas de considérer la production d'une réponse attendue comme un rendement capitaliste au sens où l'entend Guattari. Pourtant une réponse formelle finale revêt un aspect des plus importants dans la recherche.

Brian Massumi[4] aborde la recherche-création comme un processus d'expérimentation qui ne peut être réduit à la production d'un résultat ou d'une réponse formelle prédéfinie. Il souligne l'importance de créer des espaces d'expérimentation qui permettent aux chercheureuses-créateurices de découvrir de nouvelles possibilités, d'explorer des territoires inconnus et de se laisser surprendre par les événements qui surgissent. Selon lui, le résultat formel ne doit pas être considéré comme le seul critère de réussite de la recherche-création, mais plutôt comme un élément parmi d'autres dans un processus continu d'expérimentation et de découverte. C'est cette dynamique qui aura guidé nos énergies de travail durant cette semaine de workshop.

Le choix du diagramme

Le diagramme a été introduit dans notre travail de collaboration comme outil pédagogique et méthodologique fondamental. Réalisé par un petit groupe, il a permis dans un premier temps de rassembler les diverses pratiques dans un cadre théorique unique. En effet, dans la mesure où les désirs multiples de chacun·e ont amené différents gestes de création, il a fallu trouver un outil qui puisse nous rassembler. Ainsi, nous avons pu comprendre comment nos manières de faire sur le terrain peuvent se rejoindre dans une seule étendue conceptuelle. Ensuite, par sa propension à expliciter les enjeux conceptuels, il a permis de cadrer nos recherches, à nous éloigner de la gratuité, et rassembler nos intentions dans un travail de définition. Enfin, pour la présente édition, il s'agit d'un outil de synthèse de la semaine et de compréhension de ce qui a été fait.

La pratique du protocole a permis de lister les gestes ponctuels produits durant cette recherche-action. Ces gestes permettent l'aboutissement ou non d'une volonté : ils ont parfois été faits de manière intuitive, puis ont été questionnés par le diagramme. La forme protocolaire peut permettre la réactivation des gestes, dans l'espoir de faire rencontre.



Définition des éléments

Pour répondre au questionnement de notre recherche, la disponibilité et l'écosophie ont été considérées comme des éléments clés. Visant à réexaminer nos relations en tant qu'individus et avec l'île, la disponibilité apparaît comme un paramètre fondamental. Elle peut trouver son exécution dans l'écoute, l'observation et la tentative de compréhension d'un environnement. On pourrait qualifier la disponibilité comme une posture de bienveillance, d'attention et d'ouverture qui nécessite la volonté d'accueillir ce qui est autre, prendre en compte l'altérité du non humain, accepter la pluralité des existences et des perspectives sur le monde. Plus encore, il s'agirait d'apprendre à entrer en relation avec le vivant, à le voir. Estelle Zhong Mengual[5] tente de comprendre comment notre regard est construit historiquement, par le prisme de nos pratiques culturelles. Nous ne voyons pas spontanément le vivant, mais bien ce qui fait signe et ignorons ce qui ne le fait pas.

Ainsi, comment pourrait-on s'émanciper de cette projection sur le vivant ? Quels gestes et/ou postures pourraient le permettre ?

En tant qu'observateurices du vivant, comment en comprendre l'entièreté, la singularité, la complexité ? Faudrait-il allier différents types de savoirs afin d'enrichir nos manières de voir ? Savoir identifier les éléments facilite-t-il la rencontre avec le vivant ?

De même, l'écosophie est une posture d'écologie profonde qui questionne le rapport entre l'activité humaine et ce qu'on considère comme le système du vivant. Tout comme la disponibilité, elle met en lumière la nécessité

de trouver de nouvelles intelligences et sensibilités dans nos modes de production, de consommation et dans nos manières de faire relation, ce qui nous semble être un paramètre d'une urgente nécessité. L'étendue géographique examinée s'étend du barrage au Centre International d'Art et du Paysage, et trouve un point d'activité dans la zone de marnage, désignant la zone côtière soumise aux fluctuations de la marée. Dans ses différents espaces ont été définies trois notions clefs, que nous appelons les trois R : la Rencontre, le Rituel et le Récit. Ce sont les trois instances qui rassemblent les gestes effectués durant notre temps sur l'île.

Le rituel, la rencontre et le récit comme instances de la recherche-action

Nos pratiques ont tenté de définir plus précisément les instances du Rituel, de la Rencontre et du Récit par un nombre de questionnements. Pour nous, le rituel pourrait être un agencement de gestes et de pratiques faits avec intention pour la rencontre.

Est-ce que l'objet empirique peut-être considéré comme une invite ? A t-on besoin d'un objet à tenir, à voir, pour faire rituel ? L'objet est-il un vecteur de transmission ? La répétition de gestes est faite sur l'objet, contre ou avec lui ? Est-il déplacé, des membres lui sont-ils subtilisés ? Comment produire du geste qui ne détériore pas le paysage, qui ne crée pas un rapport vertical de profit ?

Par sa propension à se faire répétition de gestes ou postures, le rituel questionne les modalités de transmission : il trouve son propre langage de tentative de rencontre. *Si la rencontre se fait par la ritualité, peut-elle exister s'il y a déjà relation ? Comment aborder le sujet rencontré ? Notre regard doit-il se placer loin de ce qu'on veut observer ? La perception du paysage, la perception d'un élément en particulier ? La répétition produit de la différence dans la prise d'image : comment transformer la perception par la différence de lumière ou de cadrage ? Comment révéler des objets, un paysage ou un lieu de manière différente, de manière plus intime ?*

En tant qu'outil de réception et d'observation, le corps est à considérer.

Quelle posture physique et mentale adopter ? Comment appréhender une nouvelle zone ? Doit-on s'imprégner de tous les lieux, cartographier tous les espaces ? Doit-on tout voir, tout explorer, tout découvrir ? Comment prendre position dans l'espace, doit-on franchir ce qui est difficile d'accès, met-on en péril le corps ?

Aussi, la pratique de l'oralité peut questionner la transmission en ce qu'elle facilite la rencontre. Mais le langage et la traduction agissent cependant comme des filtres qui entravent potentiellement la rencontre :

Le vivant produit-il du langage ? Pourrait-on y avoir accès ? Le récit est-il fictionnel ? Comment désorienter la perception d'un lieu pour créer du récit? Comment décentraliser les regards ? Doit-on mettre en lumière ce qui a priori est moins important ? Comment considérer le caractère particulier d'une zone ?

Le récit semble demeurer fondamental pour sa capacité de réactivation de ce qui a été fait ou dit dans le domaine du collectif, par la parole, par l'usage des outils techniques employés, par la captation de sons et d'images. L'exposition qui a eu lieu le dernier jour de workshop ainsi que la présente édition sont également des formes de récit collectif.

[1] BOOKCHIN, Murray, *Qu'est-ce que l'écologie sociale*, Lyon, Atelier de création libertaire, 2012, p. 7.
[2] MORIZOT, Baptiste, *Manières d'être vivant*, Arles, Actes Sud, 2020, p. 17.
[3] GUATTARI, Félix, *Les trois écologies*, Paris, Galilée, 2019.
[4] MASSUMI, Brian, Parabole pour le virtuel, Mouvement, Affect, Sensation, Presse universitaire Duke, 2002.
[5] ZHONG MENGUAL, Estelle, *Apprendre à voir, Le point de vue du vivant*, Arles, Actes Sud, 2021.

peut durer des années et, tout d'un coup, ça va éclore et reprendre.
— Tu sais ce qu'ils disent en botanique, on dit que ça reste « en dormance » jusqu'à ce que l'habitat soit favorable.
— Ouais, mais en fait c'est exactement la même chose avec les œufs de certains insectes, en fait si tout d'un coup la chaleur augmente, ils sentent une activité quelconque et ça va repartir comme ça.
Mais, tu vois, la façon dont on raconte les choses, là maintenant, ça me fait penser à cette chorégraphe américaine, mais je pense qu'elle est décédée maintenant, elle était très âgée. Elle avait une pratique de la danse et elle a aussi écrit des textes et

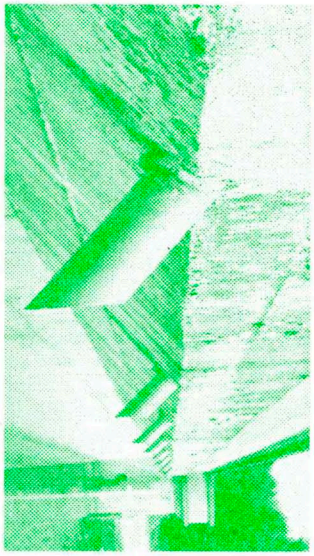
en fait quand elle parle même de choses théoriques, elle raconte « j'étais dans tel café, etc. ».
— Ah oui, elle se situe ?
— Ouais en fait elle est vraiment dans cette logique. Tu vois, déjà parler à la première personne et se situer. Et elle mélange un peu la narration, comme si elle racontait une histoire, et le discours théorique. En fait, elle va t'expliquer une idée, un peu comme ce qu'on a fait là. Ça mélange une sorte d'histoire concrète et de déroulement de la pensée. Tu vois, l'idée c'est que c'est parce qu'on est dans un contexte spécifique qu'on va avoir certaines pensées. C'est aussi la rencontre avec le milieu où on se situe.

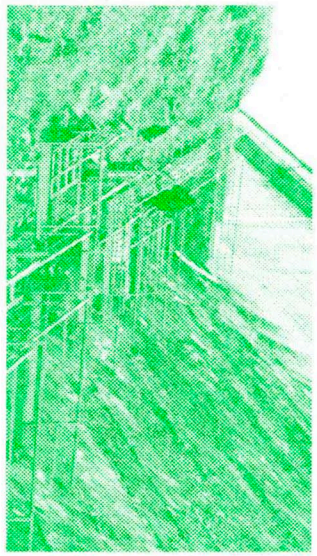
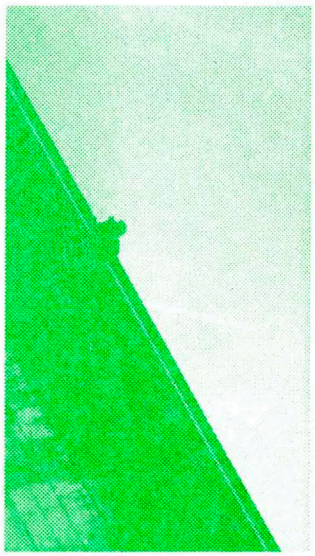
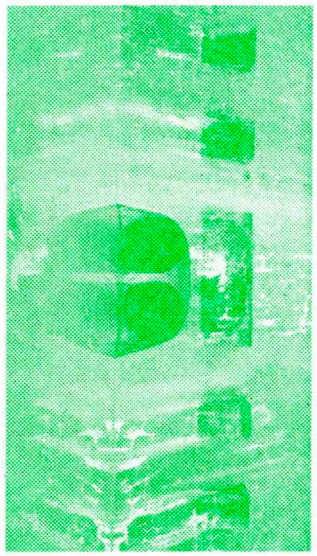
— Je vois bien ce truc que je trouve assez juste, parfois je trouve qu'un objet c'est comme un pense-bête. Enfin, je trouve que notre mémoire, elle va s'accrocher sur un objet ou quelque chose et c'est ça qui va faire qu'on va s'en souvenir et je trouve que ça marche aussi avec les lieux. Souvent, tu vas te souvenir de ta pensée parce que tu l'as eue dans tel ou tel endroit.
— C'était l'idée, comment en produisant des gestes, on pouvait arriver à proposer un partage de récit de la semaine ? Faire advenir les récits par ces gestes. Quand on a parlé de la carte postale, c'était comme un support qui viendrait faire développer le récit à l'oral.
— Bah pour moi c'était ça, c'est

pour ça que je trouvais que la carte postale elle correspondait assez bien à ce genre d'objet pense-bête. Du coup, je trouvais que les cartes postales avaient une temporalité assez longue et, si tout d'un coup, c'est le protocole qui est inscrit sur la carte postale, ça invite à faire une série de gestes qui serait comme en suspens...

— Mais c'est à partir de cette idée là que les filles ont proposé de faire carte postale.

— Oui alors après, il y a ce lien qui a été fait entre la carte postale et le paysage, que souvent, sur la carte postale tu as un paysage et que finalement si tu questionnes la carte postale, tu questionnes le paysage. Et après, on a commencé à réfléchir à ce que ça



00:01:50 : C'est une analyse qui a déplacé nos regards et qui reconstitue un nouveau cadrage sur le lieu, donc une nouvelle perception du paysage.

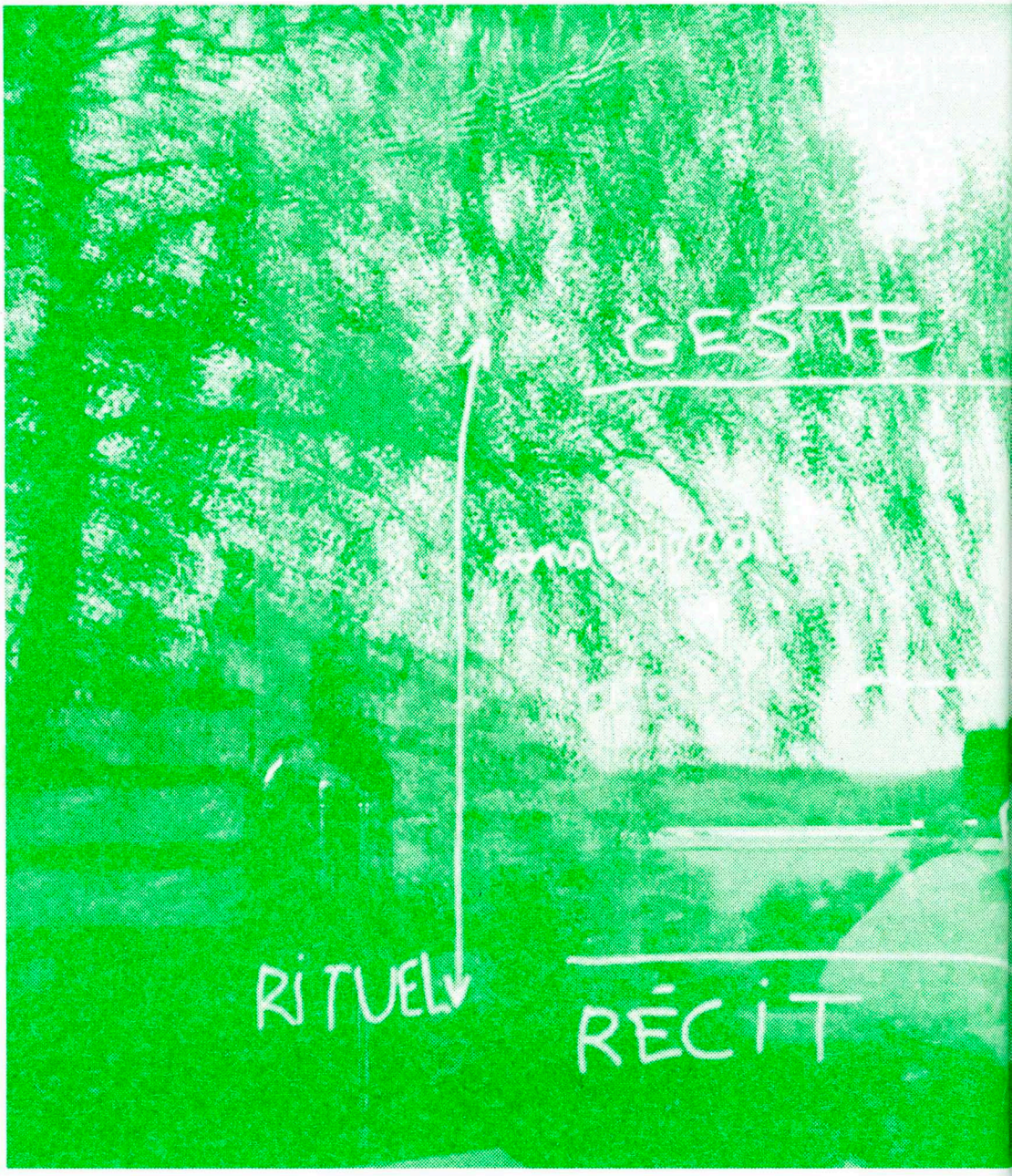
00:02:34 : En rapport à la distance, aussi, j'ai remarqué par exemple que Sarah était très proche de ce qu'elle prenait en photo ou de ce qu'elle filmait, alors que Pierre était plus loin des objets qu'il prenait en photo.

00:05:24 : On a déplacé nos prises de son, nos prises de vue, on se les ait partagées, et c'est ce qui a créé une nouvelle logique de montage. Ça a déplacé nos logiques de montage traditionnelles, où on monte ce qu'on voit, et là ça a créé une situation : que faire du regard de l'autre ? Et comment tisser une relation à la fois entre nos différents regards, nos différentes fictions ? Puisqu'il y a des fictions qui se sont produites aussi à partir de la manière dont on portait une attention au paysage.

00:09:13 : Il y a une oscillation tendue entre la répétition et la différence dans le rituel qui s'est retrouvé dans notre situation de tournage, c'est qu'à la fois on porte toujours un regard sur le paysage et il est complètement différent dans la manière de s'articuler aux autres, dans la façon dont on l'éclaire, dont on le cadre, comment on place notre regard, etc.

00:07:05 : J'ajouterais un *s* à paysage parce que ce sont nos différents regards par le biais du cadrage qui ont créé plusieurs paysages.

00:07:21 : Aussi, le montage recompose un paysage partagé, ou un territoire d'imaginaires partagés je dirais, plutôt



Leur roche fuit partout.
Hantise métallique qui suture le paysage.
Ton écoute vient redéfinir la relation des forces à l'œuvre.
La médialité de ton geste expose son adresse,
soigne ton regard.
Soigner son regard,



Danser avec les frontières,
Et exacerber un instinct.
Toucher, respecter,
Et sentir sa place en un lieu.
Se présenter, d'abord,
Pour arpenter une rencontre.

voulait dire faire carte postale...
— Ouais, comment redéfinir
cette carte-postale, et finalement
c'est pas forcément un objet
matériel, mais que ça peut être
une série de gestes. Parfois,
les protocoles, finalement,
c'est des cartes postales.
— On a un peu tout dit comme
ça ou alors tu as l'impression
qu'il faut ajouter quelque chose ?
— Je crois qu'on a fait le tour,
si on oublie quelque chose,
on reprendra plus tard...

Au départ de ce travail collectif, il s'agissait de penser les manières de faire avec au sein de notre groupe, et plus largement, avec l'environnement et ses habitants, le Centre International du Paysage et l'Île de Vassivère.

Notre intention était d'interroger ce qu'est une collaboration, quelles sont ses modalités, ses impossibilités, ses nécessités ? Et quelles sont les différences lorsque le collaborateur est un individu non humain ?

Ce questionnement sur la collaboration est apparu par la nécessité à penser nos manières d'être présent dans ce territoire dont nous étions étrangers, dans lequel nous étions un groupe constitué d'une classe de Master, d'un professeur et de trois doctorant·e·s de l'université Bordeaux Montaigne.

Le mécanisme de construction de notre rapport au vivant non-humain est lié à celui de nos rapports sociaux. Si nous souhaitons complexifier nos systèmes de hiérarchie et mettre en place de nouveaux modes de relations, il semble nécessiter d'y travailler à plusieurs échelles, au sein de nos relations sociales et plus largement au sein de nos relations aux vivants non-humain.

Si la collaboration implique le partage d'une responsabilité et d'un but commun, elle était envisageable dans notre groupe de travail mais de quelle manière l'élargir aux habitants — qui à part le personnel du centre d'art n'était pas à l'origine de notre venue — et plus largement aux habitants non-humain ? De quelle manière est-il possible de collaborer en partageant une responsabilité avec des individus dont les manières d'être au monde sont si différentes des nôtres ?

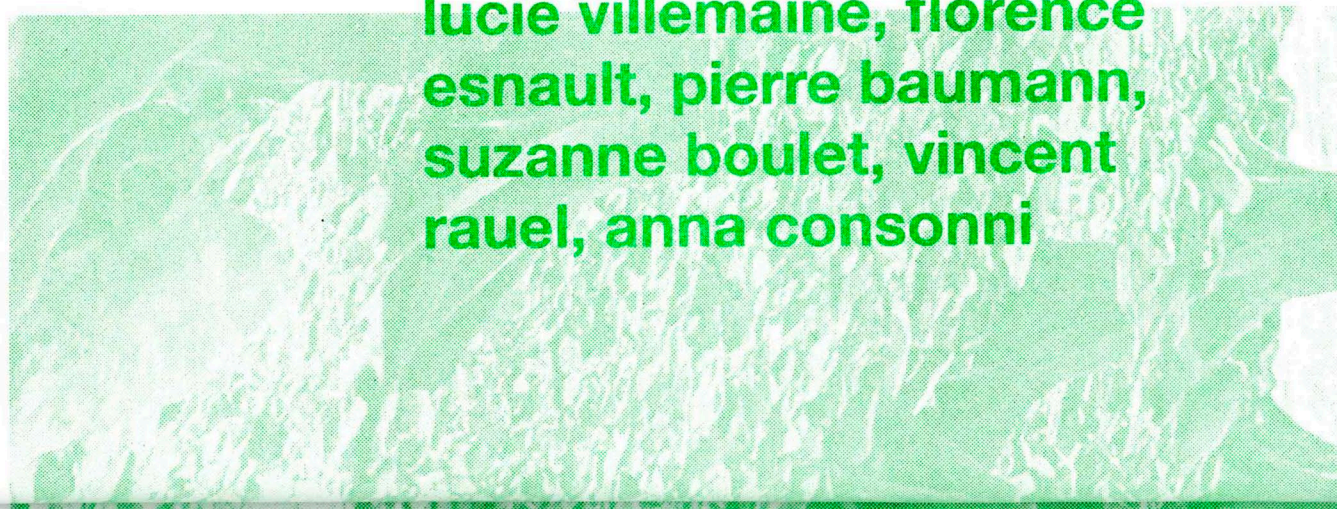
L'étude de la collaboration avec le vivant non-humain s'est transformée au cours de la semaine en interrogation sur les manières de rentrer en relation avec les individus non-humains.

Ce travail réalisé dans le cadre du Master recherche arts plasltiques de l'université Bordeaux Montaigne, avec Cheyenne Burais, Noémie Chassagnol, Elly Cluzel, Camille Golfier, Océane Maireaux, Klara Marques de Campos, Sarah Martiniak, Marie Midoux, Alan Pageau, Loelia Pajot, Ioana Rano, Lucie Villemaine, Florence Esnault, Pierre Baumann, Suzanne Boulet et Vincent Rauel a permis de se confronter et de mettre en lumière certaines réussites et limites de notre méthode de travail, en collectivité, sur un temps cours. Nous avons toustes été déplacé·e·s par cette collaboration et pouvons corroborer l'affirmation de Pascal Nicolas-Le Strat : « Coopérer déséquilibre et perturbe. Et par ces infimes mais multiples craquelures, nombre d'enjeux et de questionnements se laissent entrevoir[1]. »

Cette édition se veut comme une prolongation de la semaine de recherche, sorte de transposition du travail réalisé laissant apercevoir les enjeux de notre méthode et de notre processus de travail.

1 Pascal Nicolas-Le Strat, « *Coopérer, un processus à découvrir* » in POULIN, Céline, PRESTON, Marie, AIRAUD, Stéphanie (dir.), *Co-Création*, Brétigny-sur-Orge, Paris, CAC Brétigny, Editions Empire, 2019, p.100.

cheyenne burais, noémie chassagnol, elly cluzel, sarah escoulan, camille golfier, océane maireaux, klara marques de campos, sarah martiniak, marie midoux, alan pageau, loélia pajot, ioana rano, lucie villemaine, florence esnault, pierre baumann, suzanne boulet, vincent rauel, anna consonni



merci

À l'équipe du Ciap de Vassiviere pour son accueil et en particulier à Alexandra Mcintosh.
À toustes celleux qui ont accepté de nous rencontrer et d'échanger avec nous, Lou Nicollet, Nadja Bee, Muriel Meunier, Jeremy Shaw, Stéphane Partaud et Tarlan Lotfizadeh.
À toute l'équipe pour sa présence et son investissement.



Cette édition a été imprimée en février 2023,
à Bordeaux, en RISO, sur du papier recyclé en 100 exemplaires.

collaborer

~~avec le~~

~~vivant ?~~

~~collaborer~~

avec le

vivant ?